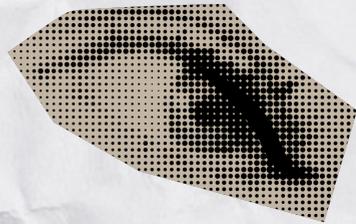
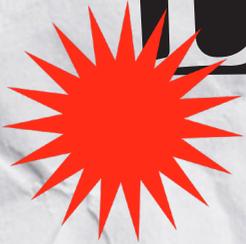


**LE P'TIT**

**DOCK**



**LE JOURNAL DES PASSAGERS**



## FOCUS SUR :

- ★ Le photographe Jeremy Suyker
- ★ Le collectif This Is The Revolution
- ★ La librairie Chez Simone



WOMAN  
LIFE  
FREEDOM

ZAN ZENDEGI AZADI  
ISLAND

# INTERVIEW AVEC JEREMY SUYKER

## *Les Insolents de Téhéran*



### Peux-tu te présenter ?

Je suis Jeremy Suyker, j'ai 39 ans. Ça fait 12 ans que je suis à mon compte dans le milieu de la photographie documentaire. J'ai commencé en tant que journaliste presse écrite, donc j'ai une double casquette. Mon travail il est vraiment accés autour de l'image mais pour autant, je construis mes reportages en amont. Avec toujours cette réflexion qui tourne autour de problématiser un sujet. Donc ça implique aussi une part de rédaction, qui n'est pas forcément visible à la restitution parce qu'un reportage photo c'est avant tout des images mais il y a quand même une grosse part d'écriture qui se fait pendant le travail, au cours du reportage. Il y a également une part de rédactionnel à la fin, qui consiste à savoir présenter un projet photo, la rédaction des légendes aussi. Et puis pour moi aujourd'hui un travail photo c'est une base qui va me permettre de soulever une interrogation ou qui va permettre de mettre le doigt sur une problématique, qu'elle soit géopolitique, qu'elle soit très locale aussi ou environnementale, ça dépend.

Je suis aussi rattaché à une structure, qui s'appelle le collectif ITEM. On est un petit groupe de 12 photographes à être dedans. On travaille dans la presse, dans les institutions ; on fait des reportages, on fait des portraits. On a aussi des activités un peu annexes comme des ateliers pédagogiques. On va dans les écoles par exemple, on invite parfois des gens à faire de la photo, à s'interroger autour des pratiques de l'image, comment utiliser la photographie dans son quotidien, pour documenter quelque chose qui est proche de nous.

Par ailleurs, j'ai un petit volet d'expos, comme c'est le cas avec vous aujourd'hui. On se rend compte que même si on est chacun dans notre bulle professionnelle, il y a des bulles qui communiquent très bien ensemble. Evidemment, dans le milieu culturel, il va y avoir le cinéma, comme ici où vous faites un festival autour d'une thématique, celle de l'Iran, voilà on vient chercher d'autres voix pour parler de la même chose. C'est hyper enrichissant et ça communique bien et ça se répond bien.

**Je me demandais avec tout ce travail de recherche qu'il y a à faire avant, est-ce qu'il y a des sujets qui te touche plus particulièrement, des pays, des situations qui t'attirent pour une raison spécifique ?**

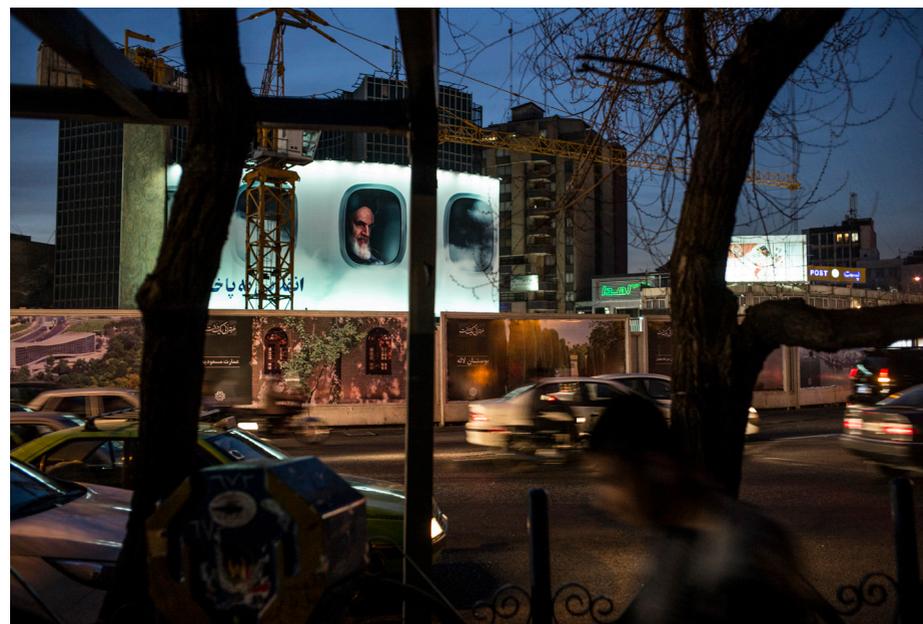
C'est une bonne question, auquel j'ai toujours du mal à répondre. On va dire qu'il y a deux types. Il y a le photographe journaliste qui va être sur une thématique, qui va avoir une forme d'obsession pour ce domaine, qui va faire de lui un spécialiste. Moi je ne suis pas ce profil-là, je ne suis pas uniquement braqué sur une chose. A la base, comme j'ai grandi en voyageant pas mal, avec ma famille, on était amené à toujours bouger, à voir différentes cultures aussi. Je crois que j'ai un peu ce truc-là, qui m'emmène à toujours chercher l'ailleurs, c'est ce qui va me plaire. Autant au Brésil, qu'en Chine, qu'en Iran, je vais d'abord être attiré par "tiens, je ne connais pas, qu'est-ce qu'il s'y passe, j'ai envie de découvrir". Même si j'ai voyagé, j'ai fait des boulots dans différents pays qui n'ont pas vraiment de rapport les uns avec les autres, il y a comme des points de convergence. Ça va être une forme de résilience, ou d'opposition à la tyrannie. Je suis assez versé dans ce qu'on appelle le journalisme de solutions ou *positive journalism*.

L'Iran par exemple, connaît un certain nombre d'enjeux, de problématiques complexes. Pour faire simple, une dictature dans laquelle tout est un peu noyauté, donc les gens n'ont pas beaucoup de liberté, ni d'expression, ni de mouvements, ni de pensées.

«Mais à l'intérieur de ça, on va aller chercher des espaces où il y a de la liberté, où il y a de la création, où il y a de la joie, où il y a des choses positives.»

Donc moi c'est ce qu'il va plus m'attirer que, à l'inverse, parler de ce qui est négatif. Je vais peut-être le faire aussi, mais d'une manière un peu plus nuancée. Ni dire que c'est le pays des bisounours, ni dire que c'est l'enfer. Je pense qu'en Iran ça peut être horrible comme ça peut être aussi par moments très agréable. Il y a les deux, en fonction d'où tu te trouves. C'est ça que j'essaie de montrer.

Pour finir, aujourd'hui, le collectif auquel j'appartiens et moi-même, on est très sensible aux questions de lutte, de paradigmes, de transition vers des modèles qui sont plus vertueux, plus écologiques, plus sociaux, plus égalitaire. Ça fait vraiment partie de notre ADN, que ce soit dans la meilleure représentations des sexes, plus d'égalité, c'est quelque chose qui est clairement présent. Je m'intéresse beaucoup moins à l'actualité, dans ce qu'elle a de sensationnalisme. Je suis moyennement intéressé par le conflit pur, aussi parce que je trouve que ce ne sont plus des espaces trop faits pour des gens comme moi, à savoir des indépendants qui travaillent avant tout par eux-mêmes et avec eux-mêmes. Un conflit c'est dangereux, ça coûte cher à couvrir, parce qu'il faut des assurances, tout un environnement de sécurité, que je n'ai pas, à moins d'être envoyé en commande par un journal. Ce qui n'est pas le cas, puisqu'aujourd'hui c'est avant tout les grosses agences qui ont leur réseau de correspondants, de journalistes et qui ramènent l'info. Cette info, ensuite elle est traitée, elle est remoulinée, elle est reprise par tous.



**Je découvre ce mode de fonctionnement avec les agences, ect... C'est assez impressionnant de voir comment ça marche aujourd'hui. Qu'est ce qui t'a poussé à devenir photographe, surtout de la photo documentaire ?**

Au départ, je voulais plutôt être dans l'écriture. J'ai gardé peu de souvenirs de mes années de fac, mais je me souviens d'un prof qui un jour avait dit à un cours magistral " ce qui est important, c'est de trouver sa forme". Je pense que j'ai trouvé ma forme avec la photo, c'était comme une évidence. Il n'y a rien qui me destinait à être photographe, c'était un peu un accident de parcours et dès l'instant où il y a eu une rencontre, j'ai su tout de suite que ça allait être ça. Ça reste un métier qui peut s'apprendre sur le tas et c'est ça qui est chouette. Evidemment, ce qui fait qu'on va progresser, qui va nous aider, nous inspirer ce sont les rencontres. Après, l'appareil photo c'est un formidable outil, où que tu ailles tu peux t'en servir comme une clé pour ouvrir des portes.

Le pouvoir de l'appareil photo, c'est "je peux aller où je veux, je peux parler avec qui je veux, dans différents milieux". Et j'ai toujours vraiment aimé ça le fait de changer de milieu, d'être dans un environnement qui est différent à chaque fois.



L'impression de vivre plein de vies. Malgré moi, j'ai toujours un peu cette frustration de me dire, "mais pourquoi je suis juste limité à ma propre personne ? J'aimerais bien être lui là-bas, elle", juste une journée pour voir ce que ça fait. Et avec l'appareil, je peux faire ça. Je peux me mettre dans la peau d'un artiste iranien, en tout cas je peux être avec lui pendant un temps et ensuite être amené à être avec un évangéliste brésilien. Ça permet d'avoir une plus belle compréhension du monde et de ses complexités. Ça te rend un peu moins bête je pense, moins borné, moins dans ton petit monde.

**Pourquoi avoir choisi Téhéran ? Est-ce que c'est l'inconnu qui t'intéressait ou c'est en arrivant là-bas, avec le côté artistique, culturel qui t'a pris au jeu puis tu as décidé de faire ta série sur la scène artistique de Téhéran ?**

Sans même parler de Téhéran, l'Iran c'est un pays assez loin de nous. A l'époque où j'avais votre âge, au début de mes études, je me souviens que je lisais beaucoup la presse. C'était l'époque où Georges Bush était président des Etats-Unis et l'Iran était quasiment à la une de tous les journaux quotidiennement parce qu'il y avait cette tension constante sur la menace nucléaire. Je me souviens très bien que tout était fait pour qu'on pense que l'Iran était un pays dangereux. Ça me dérangeait cette idée-là, où on pouvait réduire un pays tout entier à un mot, comme si les Iraniens étaient tous des terroristes assoiffés de sang israélien ou américain. J'avais envie de comprendre un peu ce qu'il y avait derrière ça. Avant même de penser que je pourrai aller en Iran, ça m'a intrigué, je me suis dit " on ne peut pas faire ça, ce n'est pas possible, il y a forcément des gens super, des gens qui doutent, des gens qui sont laïcs". C'est un peu le point de départ de mon envie de journaliste d'aller là où un pays, une zone, un groupe de gens, qui ont une étiquette et aller montrer que non : il n'y pas d'étiquettes dans la vie, il y a autre chose. Mon premier voyage en Iran s'est fait des années plus tard - j'étais à l'époque beaucoup trop jeune pour envisager un voyage là-bas.

Ça s'est fait en 2013, je suis parti un peu à l'arrache au début, je n'avais pas prévu de préparer le voyage. Tout ce que j'ai dans mes valises à ce moment-là, c'est une rencontre peu de temps avant avec une Iranienne exilée en France, rencontrée par hasard. Cette jeune femme, Melody, est une artiste et elle m'a mis en lien avec deux trois personnes mais comme ça, un peu vaguement. On est en 2012-2013, bien sûr FB ça existe, mais on n'est pas encore à fond sur les réseaux comme aujourd'hui, on n'a pas encore les mêmes réflexes de tout de suite envoyer un message Insta. Donc je débarque en Iran, je ne connais personne. Ça s'est fait au petit bonheur la chance, au début. Le premier jour j'avais une vague notion d'où était les choses, mais vraiment très vague. Je ne savais pas trop où aller au début, c'est une très très grande ville Téhéran, j'étais un peu perdu, complètement perdu même. J'ai pris le métro et il se trouve que je ne suis pas du tout allé dans la bonne direction et je suis sorti en me disant "bon on verra bien où c'est" et je suis sorti à un arrêt qui était l'arrêt du théâtre de la ville, au centre de Téhéran.

Là, derrière ce théâtre, il y avait des jeunes qui trainaient, lisaient des textes et ça m'a attiré, un peu intrigué. On a discuté et donc ces jeunes-là étaient étudiants à l'université des beaux-arts de Téhéran et ça a commencé un peu comme ça.

«J'ai mis un pied là-dedans et c'est ensuite eux qui m'ont pris avec eux, qui m'ont conduit dans la sphère artistique. C'est un petit monde, le monde des artistes à Téhéran, tout le monde se connaît un peu, ça va vite. Tu passes d'un milieu artistique à un autre.»

J'ai eu la chance de me faire très bon pote avec un jeune compositeur metteur en scène qui est devenu un très bon ami à moi, qui lui connaissait un peu plein de gens et ça s'est fait comme ça. J'ai bénéficié aussi de ce que j'étais pour eux, c'est-à-dire ce jeune photographe français qui vient en Iran, qui s'intéresse. Et ça les Iraniens adorent, ils sont meurtris dans leur chair par ce qui leur arrive depuis des années, on voit bien qu'ils ont mauvaise presse, donc ça les ronge et dès qu'ils se rendent compte qu'on s'intéresse à eux de manière positive, ils jubilent. Ils sont très généreux, ils ont un savoir être qui est prodigieux, le sens de l'accueil, le sens de l'écoute.

### **Il n'y avait pas de barrière de la langue, toi je suppose que tu parlais anglais, eux aussi ?**

Les Iraniens sont archis diplômés, enfin une partie des gens de Téhéran le sont donc je n'ai pas eu de mal à trouver des gens qui parlaient anglais. Quand tu trouves une personne qui parle anglais, tu l'utilises un peu comme une personne ressource, elle t'accompagne, te sert d'interprète.

Il y a aussi une réalité, il n'y a pas de travail en Iran. Du coup les jeunes étudiants souvent vivent chez leurs parents et ils font des études et encore des études. Ils deviennent ingénieurs puis font de la musique, apprennent deux langues puis à 30 ans ils sont toujours chez leurs parents, pour la plupart. C'est assez rare de voir des jeunes qui vont être autonomes financièrement. Sans même parler des filles qui elles ne peuvent quasiment pas accéder à l'autonomie avant d'être mariées. En général, plus tu as un niveau d'éducation élevé, moins tu as envie de te marier, à peu près dans tous les pays. A la différence peut-être, qu'en Iran il y a aussi ce phénomène des mariages précoces parce que les couples veulent être ensemble et c'est quasiment impossible tant que tu n'es pas marié. Donc il y a aussi des gens qui se marient tôt pour pouvoir vivre leur vie amoureuse et qui divorcent aussi assez rapidement. C'est assez courant. Il y a un taux de divorce qui est très important en Iran. Là, on ne parle pas des classes populaires, on parle de gens qui ont un bagage économique, un accès à l'éducation un peu supérieur que la moyenne.



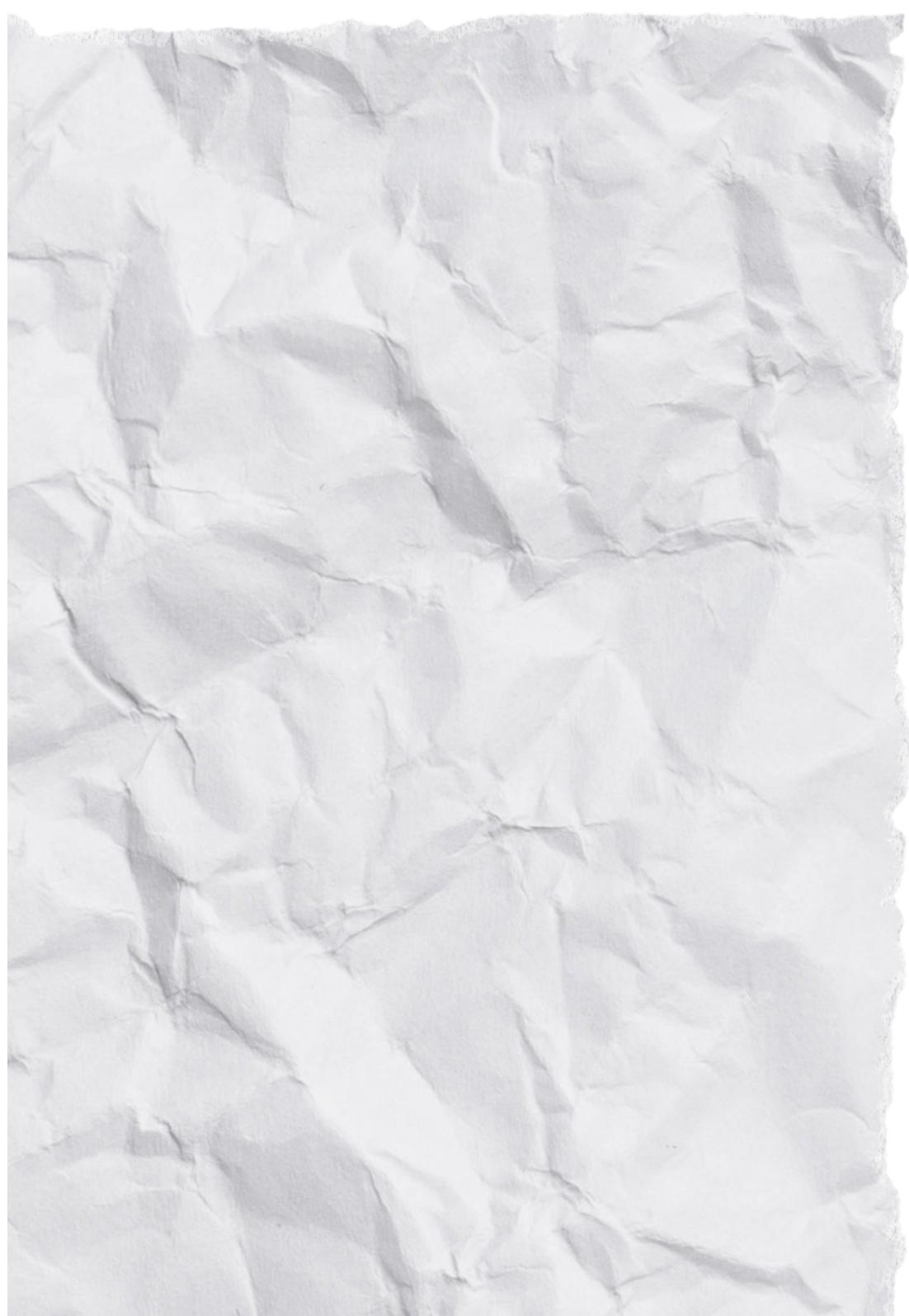
## **Des projets dans l'avenir ?**

En ce moment, avec le collectif ITEM, on est en réflexion sur un projet de photographie documentaire qu'on voudrait amener, pour en faire aussi des expos, sur la notion d'apogée. On arrive aujourd'hui à une période où les choses ne vont plus très bien. Par exemple 2024, c'est une année où les deux tiers de l'humanité votent et en général ce sont des votes qui tendent vers les extrêmes, vers plus de tension. On a le génocide à Gaza, on a l'énorme enjeu climatique qui ne se résoudra sûrement jamais. Donc en fait, on est face à une réalité qu'on voit, qu'on observe, qui est là, devant nous et pour laquelle on ne fait rien. On regarde les choses se déliter. Le principe de l'apogée c'est ça : on est arrivés à un climax d'horreur mais aussi de bonnes choses. On n'a jamais été aussi avancé technologiquement parlant, on n'a jamais été aussi avancé socialement, comparé à y a 100 ans. Tout va vers des choses positives et tout va vers des choses négatives. Des marqueurs intéressants qu'on essaye d'explorer et de raconter, pour essayer de comprendre pourquoi ces choses-là sont en place aujourd'hui et pourquoi on ne fait rien pour les changer. On travaille sur différentes thématiques qui vont des problèmes d'ordre social à environnementales, politiques.

Moi je m'intéresse plus spécifiquement à comment on réagit par rapport à ça. Donc là je prépare un sujet sur les survivalistes américains, ce qu'ils appellent les preppers, donc les gens qui se préparent, dans le cadre de l'Oxfam 2024 et le retour de Trump à la maison blanche. A côté de ça, je travaille aussi sur les questions de renouvellement énergétique comme la recherche de la fusion nucléaire, une nouvelle énergie qui se développe en France. Donc on est là-dedans, c'est complexe d'aller documenter tout ça. Quelles sont les initiatives qui se présentent, les nœuds qu'il faut dénouer. Pour ensuite se concrétiser sous forme d'expo qu'on va présenter à droite à gauche. Voilà ce qu'on fait entre autres...

**Merci beaucoup, on va suivre tout ça de très près.**

Merci à vous !



## Interview Lilas

### *Collectif This is a Revolution*



# This is a Revolution

### **Pouvez-vous vous présenter ?**

Je suis franco-iranienne, j'ai créé le collectif tout au début de la révolution Femme- Vie-Liberté. Tout au début de la Révolution, donc à la mort de Masha Amini, on parlait très peu de ce qui se passait en Iran et mon idée c'était d'arriver à porter la voix du peuple iranien jusqu'en France, jusqu'en Europe, pour franchir l'espèce de mur que le régime a construit autour du pays, en coupant internet, en restreignant toute communication avec l'extérieur et c'est comme ça que j'ai monté le collectif.

**Vous l'avez dit, vous êtes franco-iranienne, vous résidez en France, vous avez donc créé ce collectif à partir de la France. On voulait savoir comment était né ce projet, comment vous l'avez coordonné à distance, si vous avez des contacts en Iran directement sur place pour vous aider dans ce projet ?**

Alors en fait, l'idée c'était de récupérer des infos que les iraniens nous envoient de façon, en général, anonyme car c'est extrêmement risqué de partager ce qu'ils partagent, ce qui paraît absurde quand on regarde depuis la France. Mais le simple fait de critiquer le régime, le simple fait de dénoncer les arrestations, les massacres, ça peut vous valoir de vous retrouver vous-mêmes en prison. Donc ce que font les iraniens, c'est qu'ils communiquent dessus en anonyme sur les réseaux, sur Télégram, sur Instagram beaucoup et c'est comme ça qu'on récupère des infos. Moi je suis plutôt dans le monde de la culture et l'idée c'est de partager la manière dont la dissidence s'exprime à travers la forme artistique. Car, comme on ne peut pas s'exprimer directement, parce qu'on risque sa vie, on l'exprime par des moyens détournés, qui sont la musique, la poésie, des slogans qui sont eux-mêmes très poétiques souvent. J'ai commencé à enregistrer tout ce qui se créait autour de cette révolution, cet espèce de foisonnement artistique, beaucoup de chants étudiants, évidemment anonymes. Même les étudiants se filment mais filment leurs pieds quand ils chantent, donc à la fois il y a ce côté extrêmement émouvant de cette unité entre les iraniens dans cette lutte et en même temps, le risque qu'ils prennent : on ne peut pas voir leurs visages, qu'ils ne puissent pas signer ces musiques qui sont souvent très belles et puissantes.

C'était vraiment la manière de travailler, et après on s'associe avec d'autres collectifs ponctuellement, sur place en France. Par exemple, tout au début en décembre (2022), donc quelques mois à peine après le début du mouvement, on avait fait une action à Paris près du canal St Martin. On avait fait une espèce d'énorme fresque avec les visuels du collectif et sur lequel on invitait les passants à venir écrire des mots de soutien à cette révolution. C'était très beau et là on s'était groupé avec *DISTURB* qui est un groupe qui travaille sur des causes extrêmement fortes et beaucoup sur la partie visuelle donc on avait une campagne d'affichage dans les rues de Paris, on avait collé 3000 affiches avec les dessins de la graphiste qui a fait le logo. A chaque fois, en fonction de l'évènement, on va s'associer à différents collectifs qui vont chacun apporter leur savoir-faire dans leur domaine.

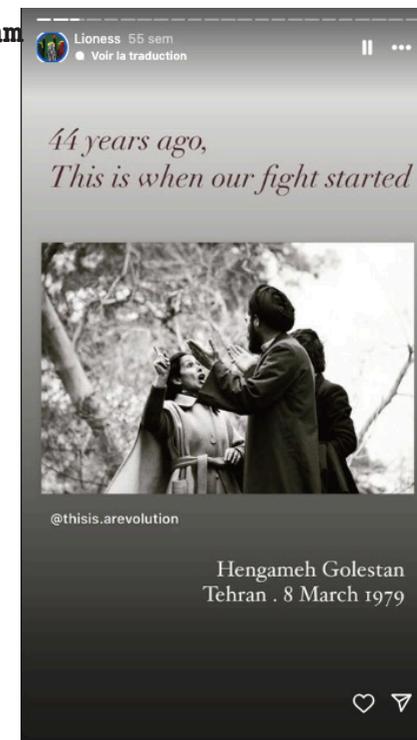


**Vous nous parlez de plusieurs collectifs auxquels vous vous associez, votre collectif This is a Revolution de qui est-il composé ? Est-ce que vous êtes seule, ou est-ce que vous avez d'autres personnes pour vous épauler ? Comment est réparti le travail de ce collectif ?**

Moi j'archive tout, et ensuite je vais m'appuyer sur d'autres personnes. En fait, ce n'est pas une association où il y aurait des rôles très précis, avec des membres fixes, ect ... Là, le collectif c'est vraiment au cas par cas, on se retrouve à plusieurs et on travaille sur un sujet. Mais c'est moi qui porte le projet à chaque fois et je vais grouper des gens autour de chaque projet. Par exemple, sur les Sons de la Révolution, le principal axe sur lequel on travaille, je me suis associée avec Radiooooo, et donc on travaille en commun. Pour la partie technique d'archivage et de diffusion des sons c'est eux et moi toute la partie récolte et analyse. Ensuite sur la plateforme Radiooooo, à chaque fois on met des textes pour expliquer de quoi il s'agit, déterminer le contexte pour que les gens puissent comprendre. C'est vraiment comme ça qu'on fonctionne.

**On a pu observer la playlist que vous avez partagée. On l'a comparée au profil Instagram que vous tenez, on remarque une certaine différence entre les deux avec sur le profil Instagram aucune présence de musique et effectivement à la radio cette présence musicale très forte.**

On ne peut pas sur le profil Instagram mettre des musiques comme on peut le faire sur la plateforme. C'est pour ça qu'on a créé cette plateforme en fait. Le compte Instagram, c'est un compte plutôt informatif, pour tenir au courant les gens de ce qu'il se passe au jour le jour en Iran et c'est différent de l'île Femme-Vie-Liberté sur Radiooooo où là ce sont uniquement les Sons de la Révolution. Le compte Instagram n'est pas un compte des sons de la Révolution, c'est vraiment sur la plateforme qu'on trouve tous les sons.



**Pour continuer sur cette thématique de la musique, on a cru comprendre qu'elle avait une grande place dans votre collectif. Néanmoins, la musique subit beaucoup de censure en Iran, comment cette révolution prend sa place dans un pays où la musique est quasiment interdite. Quelle en est aujourd'hui de la situation de la musique en Iran ?**

La musique n'est pas absente en Iran, c'est à peu près l'inverse. L'Iran est un pays de musique, de danse, depuis des millénaires. Effectivement, le régime des Mollah depuis 45 ans interdit toute forme d'expression artistique aux femmes dans l'espace public, mais évidemment chacun contourne dès qu'il le peut cette interdiction, au péril de sa vie souvent. Quand on voit les images qui arrivent d'Iran avec les filles qui dansent dans les rues sans voile, elles enfreignent deux interdictions qui valent la prison – et la prison en Iran, ce n'est pas vous êtes en garde à vue dans une petite cellule. C'est vous êtes violée, vous êtes frappée, systématiquement. C'est vraiment un régime de terreur, il faut bien avoir conscience de ça. Mais c'est un peuple fondamentalement artiste donc on ne peut pas l'empêcher. Tout le calendrier iranien depuis des millénaires, que ce soit le nouvel an qui correspond au premier jour du printemps, ou la fête du solstice d'hiver, ce sont des fêtes ponctuées par la poésie, la danse, la musique, le fait de se retrouver entre amis. C'est dans les gènes du peuple iranien. C'est pour ça aussi que c'est un vecteur de cette révolution parce que c'est une façon de s'exprimer qui a toujours été là et qui continue à être utilisée, malgré l'oppression, malgré la censure. C'est un des moyens extrêmement forts. L'autre moyen, très puissant, est les arts visuels. Il y a un artiste en ce moment qui archive tous les graffs et tous les tags en Iran, pour en faire quelque chose, il ne sait pas encore quoi, mais où s'exprime à la fois dans le graff et dans les mots mêmes, de façon très humoristique, parfois poétique, d'autres fois, contestataire aussi et c'est un très beau parallèle avec ce qui se passe en musique. C'est quelque chose (la musique) que les Mollah veulent écraser parce qu'eux c'est vraiment le règne de la mort, de la martyrologie. Ils sont tout le temps en train de demander aux gens de pleurer et de se flageller mais le peuple iranien refuse coûte que coûte et c'est ça qu'on essaie de faire entendre ici.

**L'Iran est un pays de culture artistique, on a pu l'observer à travers l'histoire, cependant depuis l'instauration du nouveau régime, on pouvait remettre en cause cette pratique artistique -**

C'est une censure en fait ! Comme dans tous les totalitarismes, ils essaient d'écraser. Là en particulier, à cette censure, s'ajoute l'apartheid sexuel. Je ne sais pas si vous êtes familières avec cette notion. En gros, l'apartheid c'est l'exclusion d'une partie de la population. En Afrique du Sud, à l'époque où le régime de l'Union Sud-Africaine le pratiquait, (il y avait) l'Apartheid racial. Donc les noirs étaient séparés des blancs, les noirs n'avaient pas les mêmes droits que les blancs. En Iran, depuis 1979, avec l'instauration d'un État Islamique, les femmes sont considérées en droits comme la moitié des hommes, elles n'ont absolument pas les mêmes droits à exercer les mêmes fonctions. Avant la révolution, une femme pouvait être juge. Au lendemain de la révolution, elles ont toutes été révoquées, elles ont été obligées de se couvrir les cheveux, le corps. Tout ça, ce sont des pratiques qui sont, si on ne les respecte pas, soumises à des sanctions qui sont extrêmement fortes et dissuasives. C'est-à-dire, que quand vous ne les respectez pas, vous finissez encore une fois, dans les geôles de ce régime qui est un des plus barbares de la planète.



«Evidemment ça pèse sur les pratiques artistiques, mais vous ne pouvez pas empêcher un peuple joyeux de rire, un peuple musicien de jouer. C'est impossible. Donc ça sort d'une manière ou d'une autre.»

**C'est très beau en tout cas, de voir que cet art persiste, malgré tout. Ça sera, je pense, un espoir pour la jeunesse et effectivement une arme de contestation indéniable. Vous avez parlé de la place des femmes, c'est un sujet qui revient à chaque fois qu'on pose l'Iran sur la table. Nous, on aimerait savoir ce qui a de prévu en ce moment, où dans les mois à venir, pour le collectif. Des actions particulières qui seront mises en œuvre ?**

Là, il y a les JO qui approchent et la République Islamique est autorisée à participer, ce qui est une aberration. Si on regarde la charte olympique, un pays totalitaire qui participe aux JO ça paraît quand-même étrange. Il va y avoir pas mal d'actions de plusieurs collectifs féministes en soutien aux femmes iraniennes, aux femmes afghanes et en protestation à la présence de ce régime aux jeux olympiques. Ça ce sont des actions à moyen terme, mais ça approche.

Ensuite, c'est vraiment en fonction de l'actualité qu'on définit les actions. Elles peuvent naître, comme ça a été le cas plusieurs fois, quand il y a eu les exécutions par pendaison de manifestants, où il y a eu des actions qui ont été menées en réaction immédiate. Après, il y a des choses plus sur le long terme, qui sont des interventions dans les municipalités, des expos photos, dans différentes mairies à Paris, des présentations d'ouvrages, encore une fois pour expliquer quelle est la situation. Ce qui est très important aussi, en France, c'est qu'on comprenne que la révolution Femme-Vie-Liberté c'est un écho à la devise de la République Française Liberté Égalité Fraternité et à une de ces principales valeurs qui est menacée même en France aujourd'hui, qui est la laïcité. L'une des revendications principales du peuple iranien, c'est une démocratie laïque et ça c'est un idéal qui est porté de façon extrêmement forte parce qu'ils le portent eux au péril de leur vie, alors que nous on le vit sans même s'en rendre compte. C'est vrai que les Iraniens sur place ont du mal à comprendre que le gouvernement français continue à avoir des rapports diplomatiques et même économiques avec un régime qui bafoue sans cesse ses valeurs et ne soutienne pas réellement un peuple qui se défend pour les mêmes valeurs qui sont écrites sur les frontons de tous nos édifices publics.

**C'est aussi un moyen d'éduquer la population française sur ce qui se passe en Iran.**

Absolument ! Parce qu'il y a tellement d'enjeux économiques, géo-politiques, que le gouvernement (français) freine des quatre fers pour classer ce régime sur la liste des organisations terroristes comme l'a demandé le parlement européen - et tous les gouvernements européens ont refusé. Ce qu'on essaie de faire, c'est d'éduquer, d'éclairer les citoyens pour que nous, citoyens français, on demande à nos élus d'agir et d'être cohérent avec les valeurs universalistes que portent la France.

**Est-ce que vous avez pu observer des réels résultats et est-ce que vous attendez des réactions concrètes de la population française vis-à-vis de ces sujets-là ? Quelle ampleur a pour vous ce vent de contestation en France, est-ce qu'il est suffisant pour pouvoir faire bouger les choses ?**

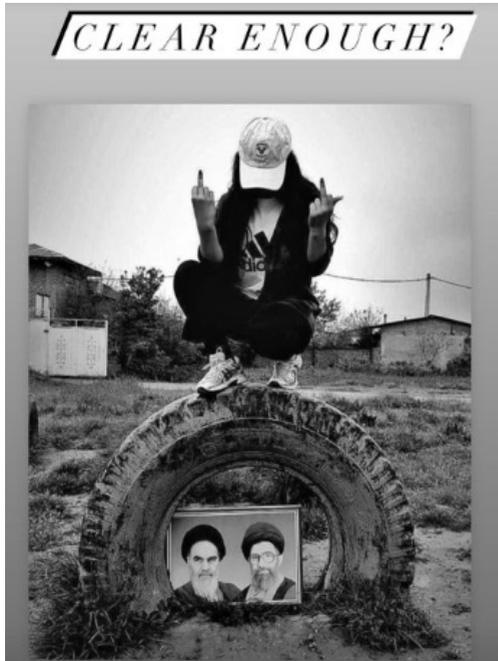
« Moi je pense que chaque personne à qui on a ouvert les yeux, c'est une victoire. Et si on arrive à en convaincre 10 qui vont aller en convaincre 10 autres, c'est à chaque fois des victoires et c'est comme ça qu'on avance. »

Petit à petit, on entend notre voix un peu plus dans les médias. J'aimerais un peu plus dans les médias publics mais c'est plus difficile, mais ça avance. Chaque personne qu'on arrive à éclairer c'est un pas vers la liberté. Moi, j'en suis persuadée. En tout cas, je m'astreins à ne rien laisser passer et à toujours essayer de dire ce qu'il se passe, dire ce que toutes les femmes, nous ici, concrètement. Qu'on ne pense pas qu'on est démunies, c'est loin d'être le cas.



**Vous nous avez parlé de gros médias, vous regrettez de ne pas être assez entendues. Vous avez fait le choix de vous étendre sur Instagram. Est-ce que c'est parce que vous y voyez un média alternatif à ces gros médias justement, qui contrôlent les agendas politiques et financiers de la France ?**

Oui disons que, à la fois, il y a une espèce de souplesse d'Instagram qui permet très rapidement de relayer les informations. D'un autre côté, c'est aussi une source d'informations très importante parce que la jeunesse iranienne

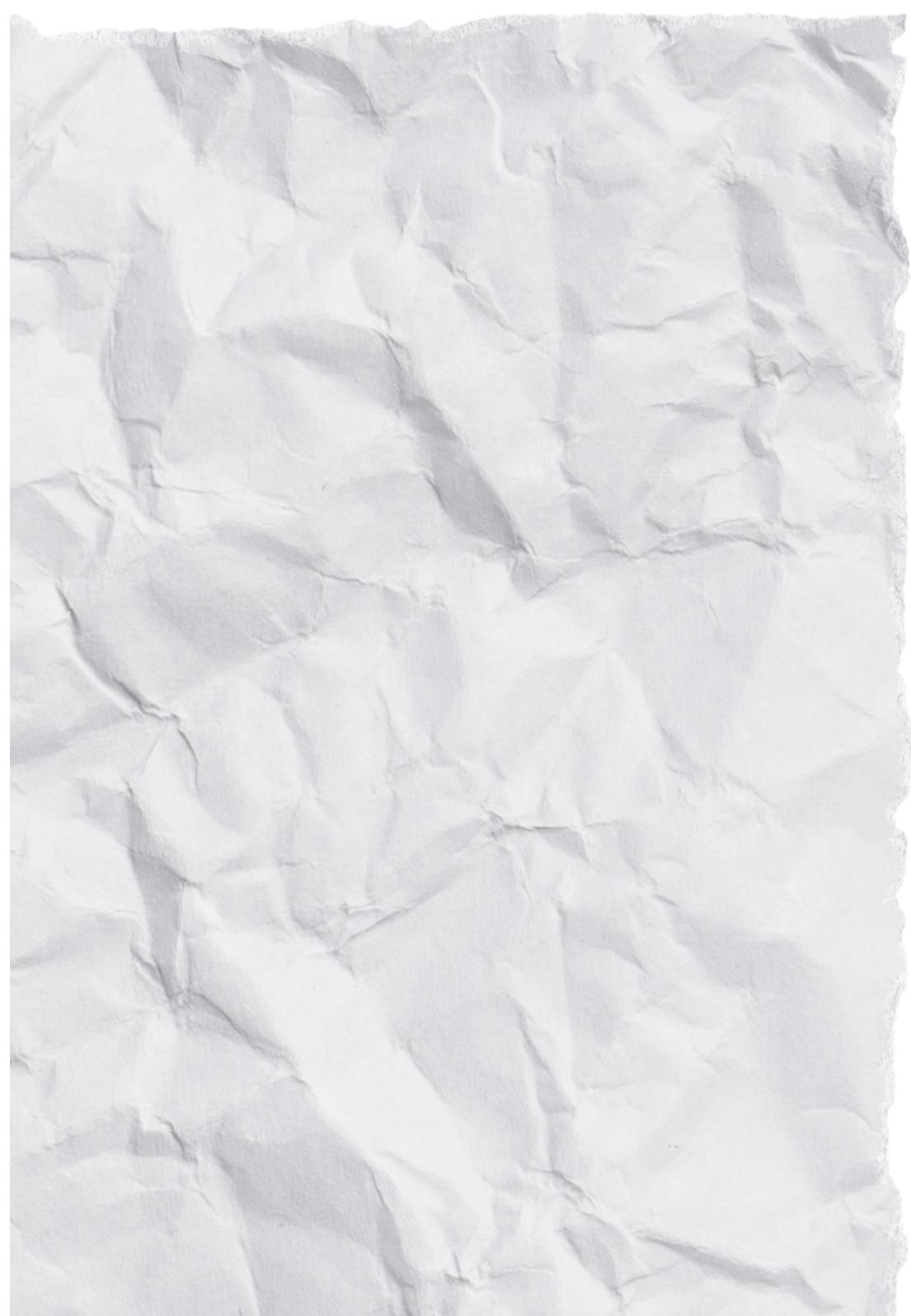


est très connectée malgré la censure, elle est très habile avec les outils. Quand elle arrive à contourner avec les VPN les freins internet, elle est très agile. C'est aussi là qu'on trouve beaucoup de choses, et c'est aussi un moyen d'avoir une voix lorsque les médias ne nous la donnent pas, en fait. Et ce n'est pas faute d'écrire aux médiateurs de Radio France, ce n'est pas faute d'écrire pour corriger des contre-vérités. Malheureusement, notre voix ne porte pas de ce côté-là, donc effectivement il y a ces outils alternatifs de communication qui existent et qui permettent quand même d'avoir une certaine audience.

**Merci de nous avoir offert votre voix, de nous avoir éduqué.e.s sur pleins de sujets. On espère encore plein de bonnes choses pour l'Iran, et surtout d'éveiller les consciences communes, de se rassembler tous pour faire barrage à ce régime totalement inhumain. Est-ce que vous avez un message à nous faire passer pour terminer ?**

«Je pense que la curiosité c'est le début de la solution.»

D'être ouvert à l'autre, d'essayer de comprendre et d'entendre aussi que le combat que mène le peuple iranien ce n'est pas un combat uniquement pour leur liberté mais c'est un combat pour notre liberté à tous et pour une des valeurs fondamentales qui est la laïcité.



# INTERVIEW AVEC SOPHIE

## *LIBRAIRIE CHEZ SIMONE*



### **Peux-tu te présenter, nous parler un peu de ton parcours ?**

Je m'appelle Sophie, j'ai 36 ans, j'ai ouvert la librairie Chez Simone il y a bientôt 4 ans. Je suis libraire depuis que j'ai 19 ans. Là où il y avait le plus de travail, c'était à Paris, où j'y suis restée 12 ans. J'ai travaillé pour des patrons et un jour j'ai quitté mon travail, j'en avais marre de Paris, après les attentats, les conditions de vie. Moi j'étais dans le 11ème donc c'était compliqué quoi. Il m'a fallu du temps pour me rendre compte que je m'y sentais plus très bien. Et j'adore le Pays Basque, j'y venais depuis de nombreuses années. Petit à petit j'ai monté mon projet, j'ai trouvé un local, et voilà la librairie elle est là, c'est fou !

### **Qu'est-ce qui t'a poussée à ouvrir cette librairie engagée sur tous les plans (féministe, politique ...) ?**

Rien que le fait de mettre une librairie dans le quartier St Esprit c'est un engagement. C'est un quartier que je connais depuis une dizaine d'années et je n'y ai jamais vu de librairie. Je pensais qu'il y avait une raison à cela, sachant qu'il y avait eu des librairies il y a 30-40 ans. En fait, les gens que je rencontrais je les trouvais hyper intéressants, hyper intéressés, y a beaucoup d'assos, beaucoup d'artistes vu que c'est le quartier pas cher. C'est triste à dire mais nos artistes ne vivent pas décemment pour la plupart donc ils se retrouvent dans des quartiers pas chers, donc le quartier St Esprit. Ce sont des lecteurs, des lectrices, des gens qui aiment l'art, les événements autour de la culture. Je me suis dit pourquoi il n'y a pas de librairie là alors qu'en fait ils me disent tous qu'ils en ont marre de passer le pont ? Ce pont il est arrivé tellement de fois à mes oreilles je me dis : Mais il faut une librairie là ! Y a de toutes les bourses ici : des gens qui sont propriétaires depuis 40 ans, qui ont une très bonne retraite, des familles avec un petit pouvoir d'achat mais qui veulent acheter des livres à leurs enfants... Il y a une population ici qui est très éclectique, il y a du mélange de culture. Tout le monde me disait ça serait trop bien qu'il y ait une librairie ici pour ne pas à avoir à passer le pont pour ça, donc je me suis lancée et par chance j'ai trouvé ce local.



### **D'accord. Donc ton but c'était de donner l'accessibilité à toustes?**

Oui, et aussi il y a énormément de villes où les quartiers de gare sont réhabilités. Ça s'est fait un peu plus tard à Bayonne. Moi je suis strasbourgeoise, alors certes c'est une plus grosse ville, mais quand j'étais petite déjà ils réhabilitaient la gare. C'est là où il y avait toutes les scènes alternatives, associatives. Beaucoup de gens y vivent, beaucoup d'étudiants, de retraités. Quand j'ai vu à Bayonne l'arrivée du trambus avec les travaux qui se finissaient, l'emplacement et les gens qui y vivaient, 15000 habitants entre le pied du pont et la ZUP, c'est énorme. Est-ce qu'une librairie n'a pas sa place là ? Oui, totalement. Pour l'accessibilité aux livres mais aussi pour montrer qu'ici, je les considère. On n'est pas dans le centre-ville touristique, je suis plus tournée vers la population. En terme du chiffre d'affaires je ne bénéficie pas du tourisme, en tout cas pas encore. Donc on compte sur eux (la population), ce quartier, les gens qui passent en voiture et ceux qui passent le pont.



### **Est-ce que t'as rencontré des difficultés dans l'ouverture d'une librairie ?**

Le prix du livre est fixe donc ce n'est pas comme un vêtement où le marchand achète son pantalon 5€ et le revend 20€. Moi le livre est à 20€, je me fais de l'argent dessus en négociant des marges de remises. C'est comme si je l'achetais soldé, pour faire très simple. Ce qui est bien et pas bien, parce que du coup le prix du livre est le même partout, donc forcément trouver une banque qui te suit c'est compliqué. On sait que c'est pérenne au bout de 5,6,7 ans, s'il n'y a pas un autre covid ou une attaque d'ovnis ça devrait aller. En plus, en ce moment il y a une inflation qui est énorme, c'est galère pour les gens de déboursier, le livre n'est pas ce qu'on vient consommer en premier. On préfère manger, aller boire des coups, c'est vraiment important de se retrouver autour d'un verre ect... Donc le livre arrive derrière. Mais, on s'enrichit d'une autre manière.

### **Est-ce que tu peux nous parler de ta sélection de livres pour le festival Rencontres sur les Docks ?**

Ce que j'aime bien dans ce genre de festival, c'est qu'on mélange le cinéma, et on y invite des réalisateurs et réalisatrices. Je vais avoir une table et ça me demande à moi aussi d'effectuer des recherches et de m'intéresser à des choses où je m'y intéressais de loin et je n'avais pas eu le temps de m'y plonger. Les livres sur les bergères, par exemple, les bergères au Pays Basque. Y en a plein donc j'ai fait une sélection de livres sur ce sujet.

« Il y en a un qui vient de sortir qui s'appelle Pastoral, sur une bergère dans les Pyrénées. Je suis très heureuse de pouvoir le mettre sur la table. Faut parler de ces femmes-là, de ce métier ancestral, qui n'est pas vu parce que notre économie n'est plus du tout tournée vers les petits. C'est à nous de défendre ça et je suis ravie de le faire. »

Et évidemment l'Iran, c'est catastrophique ce qu'il s'y passe. Autant, quand l'Iran a répondu à l'attaque d'Israël, ça c'est l'ouverture d'une guerre et pour nous une inflation qui va continuer. A moi de chercher des livres autour de ça même si c'est un peu tôt. Mais j'ai des livres sur l'histoire de l'Iran, et puis il y aura aussi à l'Atalante beaucoup de films avec la présence des femmes. La moitié de la planète sont des femmes donc on peut considérer que la moitié de l'Iran sont des femmes. Aujourd'hui avec ce qu'il se passe pour la moitié de la population iranienne, c'est gravissime. Mourir parce qu'on est une femme, mourir parce qu'on ne tient pas des obligations qui nous réduisent à être juste un être vivant basique, qui ne vit pas, qui ne pense pas, qui ne respire pas, c'est fou. Donc oui beaucoup de livres sur les femmes en Iran. Marjane Satrapi elle sera omniprésente sur cette table. Et tant mieux !

### **Donc cette thématique t'inspire beaucoup.**

Oui oui complètement. Je suis ravie d'y participer et j'ai fait une petite sélection aux petits oignons. Y a beaucoup de petits éditeurs, donc des choses compliquées à avoir. Peut-être aussi parce que les livres sur l'Iran dans les maisons d'éditions sont compliqués à avoir parce que ce n'est pas vendeur. Ce sont souvent les petits éditeurs qui font un travail au niveau des sciences humaines assez exceptionnels. J'en attends encore, mais j'ai déjà reçu de belles choses, autant sur le métier de berger, bergère dans les Pyrénées mais aussi sur l'Iran.

### Aurais-tu 3 coups de cœur à nous conseiller dans ta sélection ?

Persepolis (Marjane Satrapi) c'est une évidence. Là il y a une BD qui vient de sortir qui s'appelle Bergères Guerrières, pour les petits. Ce sont des super bergères qui sont ados et qui doivent s'occuper de leurs moutons parce que plus personne ne peut le faire, donc elles y vont.

Je trouve ça trop bien de montrer que dans ce métier on peut être des superwoman, c'est remettre le métier de bergère à un niveau beaucoup plus élevé dans l'imaginaire des gens. C'est un métier difficile, tellement proche de la terre, normalement dans le respect de l'animal, des saisons. Il y a un travail incroyable qui est fait là-dedans pour nourrir les gens. J'aime beaucoup deux autrices iraniennes: Négar Djavadi et Maryam Madjidi. Toutes les deux ont écrit des romans pratiquement en même temps sur leur famille. Elles étaient petites et ont dû quitter l'Iran au moment où Khomeini est arrivé au pouvoir. Il y a eu le Shah d'Iran, régime totalitaire puis Khomeini, pareil, un dictateur. Toutes les deux faisaient partie de famille d'intellectuels qui justement étaient contre le pouvoir mis en place. Et toutes les deux ont écrit en même temps un livre sur leur famille et comment elles ont dû quitter l'Iran et arriver en France. Alors que c'étaient des familles qui avaient un rang en Iran, elle se retrouvent à l'âge de 8 ans après avoir fait la moitié du chemin à cheval, l'autre à pied et elles se retrouvent dans des cités, à vivre dans des deux pièces à 5 ou 6. D'ailleurs, l'un des romans s'appelle Désoriental : désorientée et désorientalisée aussi. Voilà, ce sont mes coups de cœur pour Rencontre sur les Docks.

**Super, merci beaucoup c'était très inspirant.**

Ah chouette, merci à vous !



**À l'année prochaine !**



# L'ATALANTE

CINÉMA VO · BISTRO · EXPO

2 au 5  
Mai



Rencontres  
sur  
les docks **+20**  
Docketan topa

## cinéma iranien

focus basque  
rencontres  
concerts  
avant-premières

[atalante-cinema.org](http://atalante-cinema.org)

